

Eloge du voyeur

EXPOSITION

EXPOSED : VOYEURISM, SURVEILLANCE AND THE CAMERA

A Londres, Tate Modern
 (www.tate.org.uk).
 Jusqu'au 3 octobre.

En théorie, l'art est l'objet d'une réflexion sur l'être humain et son environnement. Et l'art contemporain permet un questionnement sur l'homme du XXI^e siècle. En théorie seulement. Car nombre d'expositions se résument à des interrogations sur l'artiste lui-même. A la Tate Modern de Londres, jusqu'au 3 octobre, on ouvre grand les horizons, il s'y tient une magistrale exposition, qui embrasse une vaste série de problématiques sur la société moderne - une société de voyeurs. L'exercice est riche, visuel et intelligent. Une démonstration en plus de 250 œuvres, principalement des photographies, conçues entre le XIX^e siècle et notre époque.

Dans « Exposé : voyeurisme, surveillance et caméra », tout le raisonnement part d'un objet désormais banalisé mais qui a bouleversé le monde de l'art lors de son invention : l'appareil photographique. Son exploitation aujourd'hui intensive nous fait oublier une donnée fondamentale : l'utiliser, c'est, par définition, se mettre hors champ. C'est être un voyeur. Le spectateur du XXI^e siècle a tendance à imaginer que l'appareil ou le téléphone portable prenant des photos ne serait que le prolongement de la vision du « regardeur », sans intermédiaire. L'exposition de la Tate Modern incite à réfléchir en plusieurs étapes.

L'invention des people

D'abord, par une observation de la fin du XIX^e siècle. Le photographe discret, celui dont on ne sait pas qu'il enregistre la « réalité », apparaît à cette époque. La Tate introduit le sujet par quelques instruments utiles dans la discipline tels que l'appareil photo miniature incrusté dans un talon de chaussure d'homme ou celui incorporé à un pommeau de canne. Mais, plus généralement, il est question de celui qui exerce « en douce », dans la rue, pour fixer des scènes du quotidien et des personnages anonymes qui lui paraissent remarquables. Un exemple dans la masse des œuvres présentées. C'est le summum de l'exercice : l'Américain Paul Strand qui tire le portrait d'une aveugle à New York en 1916. Un œil blanc, un œil fixe. Elle porte un panneau « blind ». Mais, depuis toujours, le photographe aime aussi les célébrités.



L'image culte de Marilyn Monroe dans « Sept ans de réflexion » : délicieux frissons du regard.

Selon le catalogue de l'exposition, c'est l'invention de la photographie qui est responsable, là encore, de notre culte pour les people. Car, dans les années 1860, est imaginé un procédé de démultiplication des clichés, qu'on appelle la « carte de visite » et qui permet des tirages de petits formats bon marché, en grande quantité. L'image reproduite à l'infini fait croître la renommée. Et, s'il s'agit d'une scène volée, elle permet l'entrée du public dans l'intimité de ces people. Le paparazzo est né. Une remarquable série de Marcello Geppetti montre Elizabeth Taylor et Richard Burton en 1962 sur le pont d'un bateau, en quatre étapes. Ils sont allongés au soleil et finissent par s'embrasser langoureusement. Les commissaires sont même allés jusqu'à inclure dans l'exposition une pièce qui n'est pas de l'art mais qui devrait combler les voyeurs : la double page du magazine « People » du 31 août 1997 qui tirait : « Diana is dead! Lover Dodi dies too ».

L'amour et la mort aussi... Ce sont les sujets abordés dans la suite de « Exposed ». Le voyeurisme a évidemment une connotation sexuelle, depuis le Français Auguste Belloc qui n'en finit pas de photographier des demoiselles dans des poses gynécologiques dans les années 1860 jusqu'à un autre Français à l'immense talent qui tend à être redécouvert ces temps-ci, Guy Bourdin. Dans les années 1970, il imagine des campagnes de publicité pour les chaussures Charles Jourdan en feignant de réaliser des clichés de voyeur, celles d'un fétichiste fasciné par les jambes interminables d'une créature de rêve. Mais le roi des « regardeurs » pervers au style très abouti, c'est Helmut Newton. L'image qui résume son style complexe, c'est celle qui le montre en reflet dans un miroir en train de prendre en photo un mannequin sous le regard scrutateur de sa propre épouse, June. Le jeu se déroule à trois.

Dans la période contemporaine, une voyeuse exhibitionniste a inventé un genre remarquable. C'est l'Américaine Nan Goldin. Sa « Ballade for Sexual Dependency » consiste en une projection en quarante-deux minutes de ses photos intimes sur grand écran sur fond de musique pop. Cette jeunesse déboussolée mais si intense qui va être la première victime du sida provoque un effet magnétique sur les spectateurs. L'exposition se termine comme il se doit, avec esprit, par des photos contemporaines consacrées aux « regardeurs » regardés. C'est, entre autres, l'histoire de l'artiste allemand contemporain Thomas Demand, qui filme une caméra de surveillance, ou celle de l'Américaine, stripteaseuse, Cammie Toloui, qui arrête son show pour photographier les spectateurs derrière la vitre. C'est le moment idéal pour citer le proverbe : « Tel est pris qui croyait prendre » en photo...

JUDITH BENHAMOU-HUET